

## **20231103 Libération**

[https://www.liberation.fr/societe/travailleurs-sans-papiers-les-francais-ne-veulent-pas-de-notre-travail-on-ne-vole-personne-20231103\\_5YWYUGINARDADIDIHIYEO4C3AY/](https://www.liberation.fr/societe/travailleurs-sans-papiers-les-francais-ne-veulent-pas-de-notre-travail-on-ne-vole-personne-20231103_5YWYUGINARDADIDIHIYEO4C3AY/)

Rencontres

### **Travailleurs sans papiers avant la loi immigration : « Les Français ne veulent pas de notre travail, on ne vole personne »**

Article réservé aux abonnés

Jusqu'ici condamnés à un non-retour, sans pouvoir voir grandir leurs enfants ou dire adieu à leurs parents, les immigrés sans papiers qui travaillent dans des secteurs en tension regardent avec espoir l'article 3 du projet de loi immigration qui prévoit leur régularisation.



Un travailleur sans papiers dans la restauration, l'un des secteurs en tension visés par l'article 3. Le 11 septembre à Montrouge (Hauts-de-Seine). (Denis Allard/Libération)

par [Rachid Laïreche](#)

publié le 3 novembre 2023 à 21h36

Un mercredi férié. Samassa ouvre la porte de chez lui. Une chambre exiguë dans un foyer de travailleurs immigrés à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. Il partage la pièce avec son demi-frère qui turbine du lundi au dimanche – même pour la Toussaint. Les jours fériés sont rares dans la restauration. Il pose son long corps qui approche le double mètre sur son lit. Une théière et des cacahuètes à sa droite, sur un plateau ; une chaîne d'info en continu fredonne les mauvaises nouvelles, sur petit écran accroché au mur. Samassa, 43 ans, travaille dans les chantiers en empruntant l'identité de son cousin. Une technique courante pour les sans-papiers. Ça arrange les employés et les employeurs. Il est en France depuis dix ans. «*Déjà*», dit-il en repensant à son départ. Le Malien a laissé derrière lui trois enfants, une femme et ses parents. «*Je leur parle presque tous les jours. Ils grandissent vite. La dernière était encore un bébé.*» Samassa garde en mémoire le visage de sa mère. Un câlin qui ressemblait à des adieux. «*Elle craignait que je n'arrive pas en France parce que la traversée est dangereuse, beaucoup de jeunes de la région, à Kayes au Mali, sont morts dans la mer, explique-t-il à voix basse. Mais elle savait aussi que les choses sont compliquées en France, que c'est dur de trouver des papiers, et qu'il est impossible de rentrer au pays sans trouver des papiers.*»

#### **« Je n'ai toujours pas rencontré mes petits-enfants »**

Les travailleurs clandestins sont loin des leurs mais ils ne sont pas coupés du monde. [Ils guettent de près le projet de loi immigration](#) – qui arrive au Sénat lundi 6 novembre – et plus

particulièrement [l'article 3](#), qui vise à régulariser des sans-papiers exerçant dans des secteurs en tension, comme le BTP ou l'hôtellerie. Samassa en a parlé avec ses collègues au chantier. Ils sont nombreux à vivre dans la clandestinité. *«Le gouvernement doit comprendre une chose très importante. Nous sommes ici pour nourrir notre famille au pays, nous ne sommes pas ici pour les vacances, et les Français ne veulent pas de notre travail. On ne vole personne»*, tonne Samassa en bombant le torse, une façon de nous convaincre. Le travailleur fait défiler les photos sur son téléphone. On y voit ses marmots, son épouse et sa maison en construction au village grâce à l'argent gagné sur les chantiers. Il sort ensuite son portefeuille de son blouson gris accroché au minuscule portemanteau. Une photo. Un couple. Ses parents posent dans le salon. Ils se tiennent debout. Fixent l'objectif sans sourire. La photo est arrivée l'an passé par avion via un cousin qui a une carte de résidence en France. Un trésor qu'il conserve au chaud.

*50 ans, 50 combats*

[\*\*Des cartes de séjour à l'église Saint-Bernard, «Libé» avec les sans-papiers\*\*](#)

[Société](#)

*1er nov. 2023*

Les travailleurs sans papiers se ressemblent. Ils partent loin de chez eux pour des raisons économiques, voire climatiques, et laissent du monde dans le rétroviseur : familles, voisins, amis. Des départs souvent sans retour. Loin de leur terre, la peur du coup de fil est réelle : celui qui annonce les sales nouvelles ; celui qui chamboule tout après un accident ou un décès. Les sans-papiers sont bloqués. Les retours sont définitifs. Un sacrifice qui a des conséquences pour celui qui part comme pour ceux qui restent. Un travailleur malien qui réside en France *«depuis des années»* balance sans faire dans l'émotion : *«Je suis venu en France après le décès de mon père et ma mère est morte quatre ans après. J'ai raté son enterrement mais aussi le mariage de mes deux garçons et je n'ai toujours pas rencontré mes petits-enfants. C'est dur pour eux et pour moi mais je n'ai pas le choix, je dois nourrir ma famille. C'est triste mais c'est comme ça.»* Tous les sans-papiers ne voient pas la vie comme lui, avec cette forme de recul, voire de fatalisme. Certains vivent mal l'éloignement et les moments ratés.

### **« Je ne savais pas que c'était la dernière fois »**

Trois jours plus tôt. Un appartement dans une rue derrière la gare de Metz, en Lorraine. Amir ouvre la porte. Un trois-pièces au deuxième étage. Son épouse est absente. Ses deux filles également. Elles font des courses dans le quartier. La petite famille habite dans cet immeuble depuis bientôt six ans. Amir, 44 ans, est originaire de Mostaganem, dans l'ouest de l'Algérie, en bord de mer. En 2010, Amir obtient un visa pour la France. Il revend les parts de son restaurant, spécialisé dans les brochettes, empile toutes ses économies et grimpe dans l'avion. Un aller sans retour. Le trapu à la barbichette lâche en se grattant la main gauche : *«Je suis parti un mardi matin, en septembre. J'ai embrassé mes cousins, mes cousines et mes sœurs. Ma mère, elle, était assise dans le salon. Elle pleurait. Elle comprenait mon choix, c'était dur économiquement, mais elle ne voulait pas que je parte. Je l'ai embrassée en lui faisant des blagues pour la rassurer. Je l'ai serrée très très fort contre moi pour garder un peu de son odeur. Je ne savais pas que c'était la dernière fois.»*

*Enquête d'opinion*

[\*\*Sondage Viavoice : Darmanin cale sur le social\*\*](#)

[Politique](#)

*3 nov. 2023 abonnés*

Amir atterrit dans le Val-d'Oise chez ses cousins. Il trouve rapidement du travail dans une pizzeria. Un salaire en espèces à la fin de chaque semaine. Une moitié dans sa poche, une autre au pays. Sa mère pleure souvent au téléphone. Il quitte la pizzeria pour les chantiers ; trouve une place dans un foyer de travailleurs : *«Je ne me plaignais pas parce que je gagnais de l'argent mais ma mère est tombée malade entre-temps. Mes sœurs me rassuraient, elles ne voulaient pas que je m'inquiète.»* La sale nouvelle est tombée un matin du mois de janvier. *«Je lui avais parlé deux jours avant, elle semblait fatiguée mais je me disais que ça allait.»* Amir pète les plombs. Il crie, pleure et cogne sa tête contre tous les murs. L'impuissance est mortelle. Sa future épouse, Salhia, croisée dans la foulée, l'aide à remonter la pente. Ses deux filles aussi. En 2019, il obtient une carte de résidence. Il fonce à Mostaganem. *«Je la voyais partout mais la maison était vide. J'ai vécu sa mort une deuxième fois»*, souffle au bord des larmes le vendeur dans un magasin de bricolage. Il porte en lui – *«pour toujours»* – les séquelles d'une période de sa vie.

### **« Je gagne bien ma vie mais je ne peux rien faire »**

Le bruit des clés. Son épouse et ses filles déboulent. Amir fait les présentations, parle, rigole fort et met la discussion de côté. Ses filles, 5 et 3 ans, se marrent. Un nouveau café est servi. Salhia parle de la région – elle a dû convaincre son mari de venir vivre à Metz – et des prochaines vacances en Algérie. Le père de famille nous accompagne en bas de l'immeuble. Il se grille une clope et réfléchit à voix haute. *«Je te jure, je suis perturbé, dit-il. Je pense souvent à ma mère mais me faire parler de mon arrivée en France et des difficultés, c'est violent. Peut-être que j'aurais dû rentrer pour son enterrement, non ? Mais je n'aurais pas eu ma vie actuelle alors que je suis heureux aujourd'hui.»* Son regard cherche notre approbation. Il racontera tout à ses filles lorsqu'elles seront en âge de comprendre. Amir nous parle dans la foulée de sa cousine, Fatma, sans-papiers, qui vit *«très mal»* la situation. On la retrouve le lendemain dans un café à Villejuif, dans le Val-de-Marne. Elle commande un thé, pose son sac sur la chaise vide à ses côtés, regarde son téléphone avant de dérouler ses dernières années.

Fatma, 53 ans, est née à Oran, en Algérie. Une enfance banale. Trois frères et des parents. Une élève moyenne à l'école. Elle travaille dans une boulangerie du centre-ville. *«Les filles se marient jeunes en Algérie. Ce n'est pas mon cas, je n'ai jamais été pressée. En 2015, ma mère est décédée, huit ans après mon père. Je me suis vraiment retrouvée seule, je n'avais plus de logement et je ne me voyais pas vivre chez un de mes frères. Je suis partie en France chez ma tante, au Kremlin-Bicêtre, pour des vacances et je ne suis jamais retournée à Oran.»* Fatma trouve rapidement du boulot. Elle s'occupe des personnes âgées, comme aide à domicile dans les beaux quartiers de la capitale. Toujours disponible. *«Je travaille sérieusement depuis huit ans, je gagne bien ma vie mais je ne peux rien faire. Je vis toujours chez ma tante qui part souvent en Algérie. Elle me raconte les mariages de mes neveux et nièces, les anniversaires et les étés à la plage, dit-elle tristement. Mes frères me disent souvent de revenir mais c'est difficile parce que je ne suis pas en France pour m'amuser mais pour le travail.»* Fatma pense être en *«dépression»*. Sa situation pèse de plus en plus lourd. Les bras croisés, regard fâché, elle lâche du fond de sa chaise : *«Je ne comprends pas, mon téléphone sonne tous les jours. Des gens riches veulent que je travaille chez leurs parents. Il y a beaucoup de demandes mais nous sommes obligés de vivre en cachette. La semaine dernière, ma nièce m'a demandé au téléphone quand est-ce que je venais la voir... je n'ai pas trouvé la réponse.»*

### **« Ils vont au travail, rentrent, prient et dorment »**

Retour à Montreuil. Un copain de Samassa frappe à la porte. Il passe tous les jours boire un verre de thé. Ils parlent du pays, du foot et du taf. Aliou, 39 ans, est également sans papiers. Il cherche du travail en ce moment. Des chantiers ici ou là et de la restauration mais il aimerait un poste fixe. Aliou a les mêmes craintes que Samassa. Ses parents sont vieux et ses deux enfants grandissent à grande vitesse. *«On ne pense pas au pire et heureusement que nous croyons en Dieu, on lui confie notre destin.»* Aliou parle très bien le français. Il était bon élève au village. Il est venu en France en 2016 par *«obligation»*, dit-il. Puis : *«La vie est dure au Mali, il y a peu de travail et les salaires sont maigres. Au village, il y a des femmes, des enfants et des vieillards. Tous les autres, les hommes de notre génération, partent chercher de l'argent.»* Des départs qui ne datent pas des dernières années. Aliou se souvient de sa jeunesse au village. Il en a vu des *«hommes partir»*, comme son père qui a travaillé douze ans en France avant de *«rentrer»* au pays. *«Il n'était pas en situation irrégulière»*, précise-t-il en gobant des cacahuètes.

Le long Samassa pense aux *«vieux»* du foyer qui continuent de travailler alors que les corps sont à bout de souffle. *«Ils ne se plaignent jamais. Ils vont au travail, rentrent, prient et dorment. Ils ne cherchent même plus à se faire régulariser.»* Un train-train quotidien triste à en mourir. Aliou replonge une nouvelle fois dans le passé. *«J'en ai vu plein, des enfants qui ont grandi sans leur père, c'était juste une voix au téléphone. Ils ont travaillé durant des années pour nourrir leur famille et faire construire leur maison mais ils n'ont profité de rien. Ils ont passé toute leur vie dans un foyer et ils sont rentrés dans un cercueil»*, murmure-t-il sous les yeux de Samassa. Comment leurs enfants vivent-ils la situation ? Les deux travailleurs suivront attentivement le projet de loi immigration. Ils imaginent en se marrant leur retour pour des vacances. Samassa pose une ultime question : *«C'est dur de ne pas avoir de papiers et de vivre comme ça, d'avoir peur de la police dans le métro. Mais, vraiment, est-ce que c'est normal de vivre sans avoir le droit de voir ses enfants ?»*